

LEÇONS DE SAGESSE

GÉRARD DE NERVAL

par Jacques Fréville

Bonjour, mes chers cousins d'Arcadie,

Permettez-moi, après une légère infidélité, de revenir à ma collection de « La Pléiade » Gallimardière.

Car tel est mon propos, des plus délibérés. Je veux montrer quelles leçons de sagesse il nous appartient de découvrir, avec peut-être un peu de perspicacité, mais surtout, mais à coup sûr, beaucoup de patience, dans nos classiques les plus classifiés, les plus vénérables et poussiéreux, les plus rassurants..., quelles leçons de sagesse aux résonances Arcadiennes il nous appartient, oui, mais oui !... de découvrir.

Suivez-moi, s'il vous plaît, cousins, pour cette fois-ci, chez Gérard de Nerval.

Nerval, comment ? Se peut-il ? Qu'est-ce à dire ? Je vous entends, cousins, et de la bonne oreille. L'étrange idée, n'est-il pas vrai, que d'aller demander une leçon de sagesse homophile à l'auteur d' « Aurélia », des « Filles du Feu », à l'incandescent soupirant de Jenny Colon... Oui, étrange, à la vérité. Mais le cœur de l'homme et son esprit ne sont-ils pas doubles, triples ? Surtout son esprit. Et le cher Gérard était toute sensibilité de cœur, donc toute curiosité, toute ouverture de l'esprit.

A vous franchement parler, et pour ne vous rien taire, Nerval ne pêche point par indulgence pour les ris et les jeux d'Arcadie. Non. Mais, quand, par caprice, et plus encore par simple négligence, il arrive à sa plume nonchalante d'effleurer ce problème parmi vingt et trente autres, il le fait toujours avec le même sourire heureux et débonnaire que chacun s'est tant plu à aimer sur les lèvres du garnement de Mortefontaine, ou derrière l'ésotérisme et les subtilités de l'auteur des « Illuminés ».

C'est dans le « Voyage en Orient » que Nerval a eu l'occasion de parler, ou plutôt de bavarder en marge de l'homophilie, et dans le seul « Voyage », du moins à ma connaissance (mise à part, peut-être, sa correspondance, que je n'ai pas encore eu l'heur de dépouiller).

Et, ici, d'emblée, Nerval rejoint une thèse qui nous est chère : il distingue la fausse homophilie de la vraie ; il distingue les efféminés (qu'il blâme) des véritables homophiles (qu'il ne qualifie pas, se contentant de dire : qu'ils sont). Sur les premiers il porte un jugement de valeur, sur les seconds un simple jugement d'existence. Visiblement, il est fermé, le bon Gérard, à cette sorte de passion ; mais, en homme d'esprit, il la note dans ses calepins ; et il passe à d'autres notules...

Gide, plus tard, distinguera (et je ne fais que vous rappeler en passant ce que vous savez, cousins d'Arcadie, mieux que votre voisin de Béotie), Gide, plus tard, distinguera donc l'inversion de la pédérastie. Pour celle-là il coupera des verges, et pour celle-ci coupera des palmes. Il faut dire que l'idée n'est pas neuve. Elle est même vieille comme le monde. Elle revient tout bonnement à distinguer ce qui est naturel de ce qui est contrefaçon ; ce qui est inéluctablement inscrit dans la chair et le sang de l'homme, et ce qui s'inscrit, en encres volatiles, sur les tissus légers que chaque mode esthétique et littéraire fait s'alterner aux alentours de la nature.

De même, Nerval distingue, on Orient, d'une part une manière, un style, une manie, un tic, bref ; du plaqué ; et, d'autre part l'irrépressible attrait homophile, inscrit dans la chair et dans le sang de certains hommes de toujours, de partout : de certains hommes qui, au siècle xx', retrouvent, en vivant les émois d'un Charles et d'un Legrandin, ceux qui, au siècle d'Or des Latins, avaient fait battre le cœur du pâtre Corydon, ou, au siècle d'Or des Grecs, l'âme, si calme et bien faite pourtant, du sage Socrate.

Pour aujourd'hui, je ne veux, mes chers cousins, vous parler que du Nerval critique des « modes » homophiliques, ces parodies, ces pastiches, ces parades, ces pitoyables, ces pénibles pantalonnades à quoi trop de nous, hélas... Mais, passons... Du Nerval indulgent, réaliste, qui donne sa place à ce qui n'est, tout compte fait, qu'une passion humaine parmi tant d'autres, et ni meilleure ni pire, et ni plus ni moins noble que tant et tant d'autres passions humaines, de ce Nerval, je parlerai, cousins, s'il vous plaît, dans ma prochaine lettre.

Examinons donc, mes chers cousins, pour aujourd'hui, l'aspect critique, le versant négatif en quelque sorte, de cette rapide excursion Nervalienne.

Le cher Gérard y critique vivement les Orientaux efféminés qu'il lui a été donné de rencontrer dans son voyage, et plus singulièrement, leurs travestis. Là, il parle sans indulgence aucune.

Page 1299, note 9 (1), les commentateurs, Albert Béguin et Jean Richer donnent une variante de son texte, qu'il publia d'abord en feuilleton, mais se refusa plus tard à publier dans l'édition définitive de son « Voyage en Orient ». Il parle ici des Grecs :
« *Triste spectacle, écrit-il, que celui de la corruption des pays Orientaux où un faux esprit de morale a supprimé la courtisane joyeuse et insouciante des poètes et des philosophes. Ici, c'est la passion de Corydon qui succède à celle d'Alcibiade ; là, c'est le sexe entier qu'on déprave pour éviter un moindre mal peut-être ; la tache s'élargit sans s'effacer... Les Grecs aiment le théâtre comme jadis ; on trouve des salles de spectacle dans les plus petites villes ; seulement tous les rôles de femmes sont joués par des hommes...* »

En Egypte, il retrouve le même phénomène, mais systématisé, devenu règle générale ; et il s'enflamme aussitôt :

« *Et maintenant, voici les almées qui nous apparaissent dans un nuage de poussière et de fumée de tabac. Elles me frappèrent au premier abord par l'éclat des calottes d'or qui surmontaient leur chevelure tressée. Leurs talons qui frappaient le sol, pendant que les bras levés en répétaient la rude secousse, faisaient résonner les*

clochettes et les anneaux ; les hanches frémissaient d'un mouvement voluptueux ; la taille apparaissait nue sous la mousseline dans l'intervalle de la veste et de la riche ceinture relâchée et tombant très bas, comme le teston de Vénus. A peine, au milieu du tournoiement rapide, pouvait-on distinguer les traits de ces séduisantes personnes, dont les doigts agitaient de petites cymbales, grandes comme des castagnettes, et qui se démenaient vaillamment aux sons primitifs de la flûte et du tambourin. Il y en avait deux fort belles à la mine fière, aux yeux arabes avivés par le Kohl, aux joues pleines et délicatement fardées ; mais la troisième, il faut bien le dire, trahissait un sexe moins tendre avec une barbe de huit jours : de sorte qu'à bien examiner les choses et quand, la danse étant finie, il me fut bien possible de distinguer mieux les traits des deux autres, je ne tardai pas à me convaincre que nous n'avions affaire là qu'à des almées... mâles...

O vie Orientale, voilà de tes surprises. Et moi j'allais m'enflammer imprudemment pour ces êtres douteux ; je me disposais à leur coller sur le front quelques pièces d'or selon les traditions les plus pures du Levant... (...) pour de simples danseurs vêtus en femmes, on peut bien se priver de cette cérémonie en leur jetant quelques paras (2) » (p. 143).

Un peu plus tard, Gérard relate le déroulement d'un spectacle de Caragueuz (sorte de pantomime obscène dont les Egyptiens d'alors étaient particulièrement friands). Et nous y retrouvons des acteurs-actrices dont il parle en ces termes (pp. 480 et sq.) :

« Les acteurs, vêtus de vestes brodées d'or, portaient sous leurs tarbouchs élégants de longs cheveux nattés comme ceux des femmes. Les paupières rehaussées de noir et les mains teintes de rouge, avec des paillettes appliquées sur la peau du visage et des mouchetures sur leurs bras nus, ils faisaient au public un accueil bienveillant et recevaient le prix d'entrée en adressant un sourire gracieux aux effendis qui payaient plus que le simple populaire (...). Dès que je fus assis sur l'une des banquettes, un jeune garçon, élégamment vêtu, les bras découverts jusqu'aux épaules et qui, d'après la grâce pudique de ses traits, eût pu passer pour une jeune fille, vint me demander si je voulais un chibouk, ou un narghilé, et quand j'eus choisi, il m'apporta en outre une tasse de café. La salle se remplissait peu à peu de gens de toute sorte ; on n'y voyait pas une seule femme ; mais beaucoup d'enfants avaient été amenés par des esclaves ou des serviteurs. »

Certains nomades, appelés les Khowals, se spécialisaient dans les danses en costumes féminins ; et page 654, Nerval les décrit de la sorte :

« Au Caire, beaucoup de gens qui affectent de croire qu'il n'y a d'autre inconvenance, dans ces danses » (il vient de parler des danses, purement féminines, celles-là, des Ghawasies) « que celle d'être exécutées par des femmes, lesquelles ne devraient pas s'exposer ainsi en public, emploient des hommes pour ces sortes de divertissements ; mais le nombre de ces danseurs, qui sont pour la plupart de jeunes hommes, et qu'on appelle khowals, est fort restreint. Ils sont natifs d'Egypte. Devant représenter des femmes, leurs danses ont le même caractère que celles des Ghawasies, et ils agitent leurs castagnettes de la même manière. Mais, comme s'ils voulaient éviter qu'on ne prît leur rôle au sérieux, leur costume, qui s'accorde en cela avec leur singulière profession, est mi-partie masculin et mi-partie féminin : il consiste principalement en une veste fermée, une ceinture et une espèce de jupe ; toutefois

leur ensemble est plutôt féminin que masculin, sans doute parce qu'ils laissent croître leurs cheveux et les tressent à la manière des femmes. Ils imitent les femmes en se nuançant les paupières et en colorant leurs mains avec le henné. Dans les rues, quand ils ne dansent pas, ils sont souvent voilés, non par honte, mais simplement pour mieux imiter les manières féminines. Souvent aussi, on les emploie de préférence aux Ghawasies pour danser dans les cours ou aux portes des maisons, à l'occasion des fêtes de famille. Il y a au Caire une autre classe de danseurs, tant d'hommes que de jeunes garçons, dont les exercices, le costume et l'aspect sont presque exactement semblables à ceux des khowals ; mais ils se distinguent de ces derniers par le nom de gink, mot turc qui exprime parfaitement le caractère « de ces danseurs, qui sont généralement Juifs, Arméniens ou Grecs. »

Je veux rapporter, pour conclure cette lettre, un passage du même ouvrage, où Nerval raconte une anecdote qui montre que les travestis peuvent être particulièrement utiles en de certaines circonstances.

Visitant, au Caire, le palais des vice-rois d'Egypte dont il souligne que Méhemet-Ali en a fait « un paradis Oriental », la résidence de Choubrah, l'auteur tomba en arrêt devant l'inscription suivant : « Soixante-dix heures de prières ne valent pas un quart d'heure de clémence. »

« Je regardai, poursuit-il, mon guide, en songeant au massacre des Mameluks, et je lui demandai si l'artiste décorateur avait voulu faire une épigramme. »

Et le guide parla de la sorte :

« C'est une touchante histoire, me répondit-il en rougissant. Je puis vous la raconter, car j'ai beaucoup connu cet artiste. Il était venu au Caire, jeune encore, et déjà renommé comme peintre à l'œuf. Employé par Méhemet à Choubrah, il loua une jolie maison dans la ville et s'y installa avec trois domestiques. Mais, dès le lendemain, le propriétaire lui donna congé pour cause de mœurs suspectes. — Vous êtes sans femmes, lui dit-il, et à votre âge, vous devriez en avoir une demi-douzaine. » Cette règle du Coran ébranla sa foi musulmane. »

Résumons l'aventure : après diverses péripéties, le pauvre peintre se maria avec une chrétienne, abjura sa foi musulmane. La chose fut connue ; et notre homme fut incarcéré comme renégat :

« On lui rasa aussitôt le crâne, poursuit le narrateur, ne lui laissant qu'une mèche de cheveux pour montrer sa tête au peuple le jour où elle serait coupée (...). Le lendemain de son arrestation, un jeune artiste se présenta au vice-roi pour continuer l'ouvrage interrompu. Il avait si peu de barbe qu'on le prit pour un enfant ; mais il montra des essais tellement jolis qu'on lui confia la suite des décorations. Il surpassa son prédécesseur et devint le favori du pacha. Celui-ci n'avait qu'un reproche à lui faire, c'était de quitter son travail chaque jour avant midi. Or, à partir de cette heure, Méhemet ne pouvait sortir sans voir tomber à ses pieds une femme en pleurs qui lui criait : "Grâce pour le renégat." Il répondait à la femme : "Je consulterai le prophète dans la prière." Et il renvoya enfin l'exécution du captif au jour qui terminerait l'œuvre de son successeur. O miracle, ce dernier travaille dès lors tant que le soleil dure et achève en deux semaines l'ornementation de Choubrah. Le vice-roi, enchanté, lui

demande aussitôt quelle récompense il désire. — La grâce du renégat..., s'écrie le peintre en tombant à genoux. Et, dans cette attitude, dans cette voix suppliante, sous le déguisement qui a trompé tout le monde, le pacha reconnaît la femme dont il a reçu tant de conjurations, l'épouse chrétienne de l'artiste prisonnier. Elle lui montre en même temps la dernière inscription de son pinceau, celle que nous lisions tout à l'heure avec étonnement : "Soixante-dix heures de prière ne valent pas un quart d'heure de clémence." Méhemet, vaincu, releva l'héroïque femme et l'envoya chercher son mari en prison. Et les voici tous deux devant vous, ajouta une dame du quartier franc qui, entrouvrant son voile, nous rejoignit à l'instant même... Je pressai, conclut Nerval, la main de cet homme de cœur et de talent, et je continuai d'examiner ses ouvrages et ceux de sa femme, expliqués par eux-mêmes à ma juste admiration. »

Que conclure de tout ceci ? Il semble bien, au prime abord, que Nerval n'aime pas ces jeux de travestis, et moins encore les garçons ou les adolescents trop efféminés qu'il évoque en marge de son voyage. Et cependant...

Cependant il convient de noter qu'il n'a cette réaction qu'après réflexion. Ce qui rappelle un mot de Louis XIV à Pomponne, rapporté par Mme de Sévigné : le roi venait de soumettre au marquis de Pomponne une pièce de vers dont il n'avait pas nommé l'auteur. Pomponne jugea la pièce mauvaise. Le roi lui dit alors qu'il en était l'auteur. Confusion de Pomponne. « N'importe, répartit le roi, je préfère le premier mouvement, c'est toujours le plus naturel. » Qui ne se rappelle aussi le mot de Talleyrand : « Méfiez-vous du premier mouvement : c'est toujours le meilleur ? »

Or, le premier mouvement de Nerval, il l'a avoué lui-même ; le voici : « *Et moi, j'allais m'enflammer imprudemment pour ces êtres douteux...* »

Nerval n'aimait donc guère l'homophilie, tant il avait de fougades et de sarcasmes pour les Orientaux efféminés qu'il avait pu voir pendant son voyage, et, plus singulièrement encore, pour les travestis qu'il abhorrait énergiquement.

C'était là, pourtant, l'un des aspects seulement du sentiment de Nerval sur l'homophilie, en marge de son long voyage. C'en était le versant négatif, en quelque sorte. Reste à voir, maintenant, l'aspect sympathique de ce même jugement.

Il est difficile, assurément, de classer des notes de lecture ; et, quand il s'agit de commenter l'un des auteurs les plus primesautiers, les plus libres d'humeurs et d'humours, les plus ondoyants et divers de ce siècle qui, sur tous autres, connut le plus d'esprits de cette sorte, je veux dire : l'âge romantique, la gageure frise le paradoxe et la difficulté devient presque pure et simple impossibilité.

N'importe, au reste. J'ai voulu tenter la chose. Et je vous proposerai, dans cette lettre, mes bons cousins, de l'examiner, cette chose, en trois points :

- 1) Le sentiment de Nerval sur une misogynie dont il ne se dissimule pas les harmoniques homophiles ;
- 2) son attitude à l'occasion d'une piquante anecdote qu'il nous narre avec d'infinis (et semble-t-il, passablement complaisants) détails ;
- 3) son goût mal dissimulé des éphèbes aux charmes ambigus.

Examinons d'abord ce que pense l'auteur de « Lorely » de cette misogynie qui, à chaque pas en Egypte, attire ses observations et retient toute son attention.

Pages 111 et suivantes du tome II de la Pléiade, Nerval s'entretient sur ce sujet avec une personnalité du Caire pour laquelle il professe la plus grande estime, le sage homme Soliman-Aga :

« — Ah, je ne parle pas, dit-il (c'est Soliman-Aga qui parle) en se frappant le front, de vos femmes roumis (Européennes) ; elles sont à tout le monde et non à vous ; ces pauvres folles créatures montrent leur visage entièrement nu, non seulement à qui veut le voir, mais à qui ne le voudrait pas... Imaginez-vous, ajouta-t-il en pouffant de rire et se tournant vers d'autres Turcs qui écoutaient, que toutes, dans les rues, me regardaient avec les yeux de la passion, et quelques-unes même poussaient l'impudeur jusqu'à vouloir m'embrasser. »

« Voyant les auditeurs scandalisés au dernier point, je crus devoir, ajoute Nerval, leur dire, pour l'honneur des Européennes, que Soliman-Aga confondait sans doute l'empressement intéressé de certaines femmes avec la curiosité honnête du plus grand nombre. »

L'interlocuteur musulman n'a cure de cette remarque, et il poursuit :

« Quant à les épouser, dit-il, c'est autre chose ; elles ont été élevées si mal, que ce seraient la guerre et le malheur dans la maison. Chez nous, les femmes vivent ensemble et les hommes ensemble, c'est le moyen d'avoir partout la tranquillité.

— Mais ne vivez-vous pas, dis-je, au milieu de vos femmes dans vos harems ?

— Dieu puissant, s'écria-t-il, qui n'aurait la tête cassée de leur babil ? Ne voyez-vous pas qu'ici les hommes qui n'ont rien à faire passent leur temps à la promenade, au bain, au café, à la mosquée, ou dans les audiences, ou dans les visites qu'on se fait l'un à l'autre ? N'est-il pas plus agréable de causer avec des amis, d'écouter des histoires et des poèmes, ou de fumer en rêvant, que de parler à des femmes préoccupées d'intérêts grossiers, de toilette ou de médisance ?

— Mais vous supportez cela nécessairement aux heures où vous prenez vos repas avec elles.

— Nullement. Elles mangent ensemble ou séparément à leur choix, et nous tout seuls, ou avec nos parents et nos amis. Ce n'est pas qu'un petit nombre de fidèles n'en agissent autrement, mais ils sont mal vus et mènent une vie lâche et inutile. La compagnie des femmes rend l'homme avide, égoïste et cruel ; elle détruit la fraternité et la charité entre nous ; elle cause les querelles, les injustices et la tyrannie. Que chacun vive avec ses semblables... »

Et Nerval de commenter ainsi cet entretien passablement socratique :

« Est-ce là l'opinion de tous les musulmans ou d'un certain nombre d'entre eux ? On doit y voir petit-être moins le mépris de la femme qu'un certain reste du platonisme antique, qui élève l'amour pur au-dessus des objets périssables. La femme adorée n'est elle-même que le fantôme abstrait, que l'image incomplète d'une femme divine, fiancée au croyant de toute éternité. »

Vous voyez, cousins, que l'auteur des « Filles du feu » savait comprendre une conception du monde qui, bien qu'elle ne fût pas la sienne, lui paraissait digne des plus nobles esprits. Et la référence à Platon (c'est moi qui l'ai soulignée au passage) n'est pas là pour contredire mon propos.

Cette bienveillante compréhension (avec une sourde ironie, secrètement complice de ce qu'elle moque), nous allons la retrouver à l'occasion d'une amusante anecdote que je vous demande la permission, cousins, de vous rapporter tout au long. Elle en vaut la peine. Et la mutiler serait lui faire perdre beaucoup de sa saveur.

Le chapitre (pp. 268 et suivantes) est pittoresquement intitulé « Idylle ».

Nerval raconte d'abord qu'il avait alors une esclave en laquelle il mettait toutes ses dilections, et qui, à ses moments perdus, chantait « une mélodie traînante et soporifique » dont le refrain était :

*« Ya kabibé, sakel nô.
Ya makmouby, ya sidi... »*

« J'en comprenais bien, ajoute Nerval, quelques mots, mais celui de kabibé manquait à mon vocabulaire. J'en demandai le sens à l'Arménien qui me répondit : "Cela veut dire : un petit drôle." Je couchai ce substantif sur mes tablettes avec l'explication, ainsi qu'il convient quand on veut s'instruire. »

Dans la soirée, le même mentor Arménien fit part à Nerval de ses inquiétudes, concernant un manque prochain d'eau potable à bord. *« Il me fit voir, précise le voyageur, sur le pont les tonnes à eau entièrement vides, sauf l'une d'elles qui pouvait encore contenir cinq ou six bouteilles d'eau. »*

Le lendemain matin, l'auteur des « Illuminés », en se levant, vit un petit mousse, de frimousse avenante, qui *« était seul debout et faisait sa toilette en se lavant abondamment le visage et les mains avec de l'eau qu'il puisait dans notre dernière tonne de liquide potable »*.

Et le narrateur poursuit de la sorte :

« Je ne pus m'empêcher, écrit-il, de manifester mon indignation. Je lui dis ou je crus lui faire comprendre que l'eau de la mer était assez bonne pour la toilette d'un petit drôle de son espèce, et voulant formuler cette dernière expression, je me servis du terme de "ya kabibé" que j'avais noté. Le petit garçon me regarda en souriant, et parut peu touché de la réprimande. Je crus avoir mal prononcé, et je n'y pensai plus. Quelques heures après, le capitaine Nicolas se mit à parler bas à l'oreille de l'Arménien.

— Il veut, me dit ce dernier, vous faire une proposition.

Qu'il parle.

— Il dit que c'est délicat, et espère que vous ne lui en voudrez pas si cela vous déplaît.

— Pas du tout.

— Eh bien, il vous demande si vous voulez faire l'échange de votre esclave contre le ya ouled (le petit garçon) qui lui appartient aussi.

Je fus au point de partir d'un éclat de rire ; mais le sérieux parfait des deux Levantins me déconcerta. Je crus voir là au fond une de ces mauvaises plaisanteries que les Orientaux ne se permettent guère que dans les situations où un Franc pourrait difficilement les en faire repentir. Je le dis à l'Arménien, qui me répondit avec étonnement :

— Mais non, c'est très sérieusement qu'il parle ; le petit garçon est très blanc et la femme basanée, et, ajouta-t-il avec un air d'appréciation consciencieuse, je vous conseille d'y réfléchir, le petit garçon vaut bien la femme.

Je ne suis pas habitué à m'étonner facilement : du reste, ce serait peine perdue dans de tels pays. Je me bornai à répondre que ce marché ne me convenait pas. Ensuite, comme je montrais quelque humeur, le capitaine dit à l'Arménien qu'il était fâché de son indiscretion, mais qu'il avait cru me faire plaisir. Je ne savais trop quelle était son idée, et je crus voir une sorte d'ironie percer dans sa conversation ; je le fis donc presser par l'Arménien de s'expliquer nettement sur ce point.

Eh bien, me dit ce dernier ; il prétend que vous avez, ce matin, fait des compliments au ya ouled ; c'est du moins ce que celui-ci a rapporté.

— Moi, m'écriai-je ; je l'ai appelé "petit drôle" parce qu'il se lavait les mains avec notre eau à boire ; j'étais furieux contre lui, au contraire.

L'étonnement de l'Arménien me fit apercevoir qu'il y avait dans cette affaire un de ces absurdes quiproquos philologiques si communs entre les personnes qui savent médiocrement les langues. Le mot "kabibé", si singulièrement traduit la veille par l'Arménien, avait, au contraire, la signification la plus charmante et la plus amoureuse du monde. Je ne sais pourquoi le mot de "petit drôle" lui avait paru rendre parfaitement cette idée en Français.

Nous nous livrâmes à une traduction nouvelle et corrigée du refrain chanté par l'esclave, et qui, décidément, signifiait à peu près :

"O mon petit chéri, mon bien aimé, mon frère, mon maître..."

C'est ainsi que commencent presque toutes les chansons d'amour arabes, susceptibles des interprétations les plus diverses, et qui rappellent aux commençants l'équivoque classique de l'églogue de Corydon. »

C'est donc avec un amusement vaguement attendri, et tout compte fait, non sans une secrète sympathie, que Nerval raconte cette piquante anecdote, et qu'en fin de récit, il la commente.

Au reste, il ne tint pas rigueur de cette aventure au Capitaine ni à son mousse, car il en dit, quinze pages plus loin, ceci :

« Un jour, le capitaine Nicolas vint nous rendre visite avec deux de ses matelots et son mousse. Nous étions redevenus très bons amis. »

Mais, quelques lignes plus bas, il ne peut s'empêcher de noter :

« Le capitaine Nicolas, me disais-je, a toujours sur le cœur mon refus d'échanger l'esclave contre son mousse. »

D'ailleurs (et bien que l'auteur n'en souffle mot et fasse comme s'il ne l'avait pas remarqué), cette nouvelle visite, avec le mousse, faite par ce brave capitaine « avec une grande effusion », et « affectueusement », laisse la porte ouverte à de bien attachantes hypothèses et permet de supposer, dans l'esprit d'un homme qui, après

tout, connu bien Nerval pour l'avoir vu de tout près pendant une interminable traversée, un doute obstiné, que la rebuffade que je viens de rapporter n'avait pas réussi à lever, moins encore à détruire.

Ne pensez-vous pas, chers cousins, que Nicolas, revenant à la rescousse, avec son petit mousse tentateur, n'était pas conduit par une idée bien arrêtée (à tort ou à raison) sur les goûts les plus secrets (ou peut-être les mieux cachés) de l'auteur d' « Aurélia » et des lettres à Jenny Colon ? Que n'a-t-il pu connaître, ce bon capitaine, avant la lettre, la psychanalyse !... Notre amitié pour le cher Gérard s'y fût peut-être encore enrichie, étoffée... Peut-être bien... Qui pourrait défendre à un paysan de Béotie de rêvasser un peu, en marge de ses lectures ?

Reste, en tout cas, qu'au cours de ce voyage, décidément assez fructueux, Nerval trahit parfois, et comme à son malgré, un goût subtil et délicat des garçons en fleur, aux grâces ambiguës... Et c'est par là, cousins, que je vais finir ma lettre.

Voici d'abord de quelle prenante façon Nerval évoque, page 255, celui qu'il appelle « un compagnon » :

« C'était une voix grave et douce, une voix de jeune homme blond ou de jeune fille brune, d'un timbre frais et pénétrant, résonnant comme un chant de cigale altérée à travers la brume poudreuse d'Égypte. J'avais entrouvert, pour l'entendre mieux, une des fenêtres de la cange, dont le grillage doré se découpait, hélas, sur une côte aride... Cette voix, c'était l'annonce lointaine de nouvelles populations, de nouveaux rivages (...) Ce contraste avec la nature monotone et brûlée de l'Égypte m'attirait invinciblement. »

Un janissaire, consulté par le narrateur, répondit : *« La personne qui chante, ce n'est pas grand-chose de bon ; un pauvre diable sans asile, un banian... »*

« Nous étions, poursuit Nerval, sortis du bateau, et, du haut de la levée, j'apercevais un jeune homme nonchalamment couché au milieu d'une touffe de roseaux secs. Tourné vers le soleil naissant, qui perçait peu à peu la brume étendue sur les rizières, il continuait sa chanson... Il y a dans certaines langues méridionales un charme syllabique, une grâce d'intonation qui convient aux voix des femmes et des jeunes gens, et qu'on écouterait volontiers des heures entières sans comprendre. Et puis, ce chant langoureux, ces modulations chevrotantes qui rappelaient nos vieilles chansons de campagne, tout cela me charmait avec la puissance du contraste et de l'inattendu ; quelque chose de pastoral et d'amoureusement rêveur jaillissait pour moi de ces mots riches en voyelles et cadencés comme des chants d'oiseaux. C'est peut-être, me disais-je, quelque chant d'un pasteur de Trébizonde ou de la Marmarique. Il me semble entendre des colombes qui roucoulent sur la pointe des ifs ; cela doit se chanter dans des vallons bleuâtres où les eaux douces éclairent de reflets d'argent les sombres rameaux du mélèze, où les roses fleurissent sur de hautes charmilles, où les chèvres se suspendent aux rochers verdoyants comme dans une idylle de Théocrite. »

J'ai tenu, cousins, à vous rapporter toute cette belle page, de la meilleure écriture Nervalienne, car elle évoque un bonheur bucolique de telle qualité que, par-delà la mort, l'auteur du « Voyage en Orient » semble nous dire, comme – dans la toile

célèbre de Poussin – le cippe funéraire dit aux pâtres qui le découvrent : « Et in Arcadia ego » : « Moi aussi, j'ai connu le bonheur de vivre en Arcadie. »

Voici, en quelques mots, le portrait du charmant chanteur :

« C'était un beau garçon aux traits Circassiens, à l'œil noir, avec un teint blanc et des cheveux blonds coupés de près, mais non pas rasés selon l'usage des Arabes. » Suit la description de son costume. Nerval, qui n'est pas riche, est obligé de se priver de sa compagnie. Et, philosophe, le beau garçon de dire simplement : *« J'attendrai qu'il passe un Anglais. »*

« Ce mot, conclut Gérard, me laissa un remords » (255-258).

Trente pages plus loin, l'auteur balance à prendre à son service une femme ou un jeune Arménien. Voici les mérites du dernier :

« Je ne pouvais, dit Nerval, me dissimuler les avantages de l'Arménien. Tout jeune encore, et beau de cette beauté asiatique, aux traits fermes et purs, des races nées au berceau du monde, il donnait l'idée d'une fille charmante qui aurait eu la fantaisie d'un déguisement d'homme ; son costume même, à l'exception de la coiffure, n'ôtait qu'à demi cette illusion. »

(« Notez, cousins, par parenthèse, que l'auteur des « Souvenirs du Valois » est loin de jeter une exclusive contre tous les travestis, et que pour certains d'entre eux, le cœur aidant, il sait trouver, mon Dieu, quelque indulgence...)

Au reste, l'affaire s'arrangea ; car, débonnaire, le magnifique Gérard donna en mariage la femme qui avait été son esclave à l'Arménien qui avait été l'objet... de son hésitation.

« Je me sentais, ajoute l'auteur, grandi par cette pensée. Ainsi, j'aurais délivré une esclave et créé un mariage honnête. »

Mais alors... coup de théâtre : *« L'Arménien leva les bras au ciel, comme étourdi de ma proposition (...) Jamais il n'avait eu la moindre idée des choses que je pensais. Il était si malheureux même d'une telle supposition qu'il se hâta d'en instruire l'esclave et de lui faire donner témoignage de sa sincérité. »*

Et, toujours philosophe, Nerval conclut, avec un flegme décidément inaltérable : *« Ainsi le capitaine Nicolas m'avait induit en toute sorte de suppositions ridicules... On reconnaît bien là l'esprit astucieux des Grecs. »*

Prenez ce mot, cousins, comme vous le voudrez..

Mais, dans la deuxième partie du voyage, au chapitre intitulé « Le matin et le soir », c'est un véritable hymne que Nerval entonne en l'honneur de la virilité orientale. Le voici, cousins, pour clore cette épître :

« Je ne connais rien de plus gauche, de plus mal fait, de moins gracieux, en un mot, qu'un Européen de seize ans. Nous reprochons aux très jeunes filles leurs mains

rouges, leurs épaules maigres, leurs gestes anguleux, leur voix criarde ; mais que dira-t-on de l'éphèbe aux contours chétifs qui fait chez nous le désespoir des conseils de révision ? Plus tard seulement les membres se modèlent, le galbe se prononce, les muscles et les chairs se jouent avec puissance sur l'appareil osseux de la jeunesse ; l'homme est formé.

En Orient, les enfants sont moins jolis peut-être que chez nous ; ceux des riches sont bouffis, ceux des pauvres sont maigres avec un ventre énorme, en Egypte surtout ; mais généralement le second âge est beau dans les deux sexes. Les jeunes hommes ont l'air de femmes, et ceux qu'on voit vêtus de longs habits se distinguent à peine de leurs mères et de leurs sœurs ; mais par cela même l'homme n'est séduisant en réalité que quand les années lui ont donné une apparence plus mâle, un caractère de physionomie plus marqué (...)

Et, songes-y bien, après cette époque où les joues se revêtent d'une épaisse toison, il en arrive une autre où l'embonpoint, faisant le corps plus beau sans doute, le rend souverainement inélégant sous les vêtements étriqués de l'Europe, avec lesquels l'Antinoüs lui-même aurait l'air d'un épais campagnard. C'est le moment où les robes flottantes, les vestes brodées, les caleçons à vastes plis et les larges ceintures hérissées d'armes des Levantins leur donnent justement l'aspect le plus majestueux.

Avançons d'un lustre encore ; voici des fils d'argent qui se mêlent à la barbe et qui envahissent la chevelure : cette dernière même s'éclaircit et dès lors l'homme le plus actif, le plus fort, doit renoncer chez nous à tout espoir de devenir jamais un héros de roman. En Orient, c'est le bel instant de la vie ; sous le tarbouch ou le turban, peu importe que la chevelure devienne rare ou grisonnante, le jeune homme lui-même n'a jamais pu prendre avantage de cette parure naturelle ; elle est rasée ; il ignore dès le berceau si la nature lui a fait des cheveux plats ou bouclés. Avec la barbe teinte au moyen d'une mixture persane, l'œil animé d'une légère teinte de bitume, un homme est, jusqu'à soixante ans, sûr de plaire, pour peu qu'il soit capable d'aimer.

Oui, soyons jeunes en Europe tant que nous le pouvons, mais allons vieillir en Orient, le pays des hommes dignes de ce nom, la terre des patriarches. En Europe, où les institutions ont supprimé la force matérielle, la femme est devenue trop forte. Avec toute la puissance de séduction, de ruse, de persévérance, et de persuasion que le ciel lui a départie, la femme de nos pays est socialement légale de l'homme ; c'est plus qu'il n'en faut pour que ce dernier soit toujours à coup sûr vaincu. »

Vous voyez, cousins, par quelles voies bizarres Nerval rejoint certaines idées que tels de vous, dans ces colonnes, ont eu l'occasion d'exprimer déjà plusieurs fois.

Il n'est pas sans intérêt de noter – et c'est bien là, je crois, utile leçon de sagesse – qu'un auteur dont l'inspiration est aussi peu homophile que Gérard de Nerval, sait rendre hommage à la beauté virile, sous toutes ses formes... et à tous âges. Et dire que l'homme est toujours aimable, n'est-ce pas dire qu'il doit – ou qu'il peut – toujours être aimé ? Voilà-t-il pas, Arcadiens, mes cousins, qui coule de source comme eau de roche limpide et... rafraîchissante ?

En tous les cas – et c'est là que je veux achever cette trop longue lettre – je vous exhorte à lire et puis relire encore le texte succulent et multiple du « Voyage » que vous trouverez, je le répète, au tome II de la prestigieuse Pléiade. Vous y verrez par cent indices et à travers mille réticences que souvent notre Gérard côtoya les verdoyantes rives d'Arcadie, et que si, semble-t-il, il se garda (ou se défendit) d'y aborder, il donna du moins à certains de ses horizons les plus séduisants, à défaut

de signes de véritable intelligence, des signes, sans doute, de curiosité, des signes, peut-être bien, d'intérêt, des signes, assurément, de coquetterie. Volage Ariel que sa nature légère conduisit, sans que jamais il se fixât ici ni là, de fleur en fleur, de rêve en rêve, de nostalgie en hésitation, le cher Gérard n'était-il pas, précisément, fait de telle pâte que, pour marquer son attachement, il ne pût dire que ses incertitudes ?

Croyez moi donc, cousins, ne l'imitiez pas en cela. Sachez toujours ce que voulez. C'est la moitié du bonheur.

L'autre moitié, le ciel vous la donnera, s'il daigne entendre les vœux que lui adresse pour vous, en vous quittant, votre cousin de Béotie.

Jacques Fréville

(1) Nerval : Œuvres, tome II, La Pléiade, Gallimard

(2) Il s'agit là d'une monnaie Egyptiennes, et les paras Nervaliens n'ont rien de commun avec les « paras » immortalisés par les toiles de Jean Boulet.

Arcadie n°113, 117 et 120, Jacques Fréville, mai, septembre et décembre 1963